« *aristocrate.* » Ainsi, bravant le deuil public, et se jouant de la famine qui régnait dans les murs de Lyon, ils commandèrent au père de sourire à la vue de ses enfants expirants de besoin ou assassinés. Ils voulaient étouffer jusqu'à cette douloureuse mélancolie que la nature a voulu attacher au don sacré de la maternité.

Comme la présence et l'arrêté des représentants ne commandaient pas la gaieté des Lyonnais, Collot-d'Herbois écrivit à la Convention que l'aristocratie était peinte sur le visage des Lyonnais, que leur haine pour la république s'y lisait par leur air soucieux, comme si une ville, menacée à chaque instant de pillage, de démolition, et dont les habitants étaient sous les poignards des sicaires du club Chalier, devait s'abandonner à l'allégresse.

Il ne manquait plus à la folie révolutionnaire que de diviniser le crime, en faisant l'apothéose de Chalier; ils indiquèrent pour cette fête un jour destiné à celle de notre ancien culte (1). Cette circonstance ne fit qu'ajouter au ridicule et à l'horreur dont se couvrirent dans cette journée les promoteurs des Lyonnais, en leur présentant pour idole ce Chalier, l'ennemi de son repos et de son bonheur. Le sénat romain décerna des honneurs divins à ses tyrans. Le peuple français, dit *souverain*, fait brûler de l'encens aux pieds des siens.

Le jour fixé pour la fête de Chalier, son image est pompeusement promenée dans les rues de Lyon; des hommes et des femmes la portent avec respect; d'autres hommes sont chargés de vases sacrés; au milieu d'eux est un âne, couvert d'une chappe et coiffé d'une mitre: à sa queue sont suspendus la Bible et l'Évangile. On brûle le corps supposé de Chalier, et ses cendres sont pieusement distribuées aux sectateurs de sa morale. L'Évangile et la Bible sont brûlés, et on jette les cendres au vent. Cette cérémonie s'acheva par faire

(1) Le dimanche 10 novembre.